

dévouement. Oui, Messieurs, le dévouement du soldat est *grand, noble et pur.*

Chez lui, c'est l'abnégation la plus complète, poussée même jusqu'au mépris de la vie, et il est si sublime et si pur qu'un savant ne craint pas de dire, qu'un semblable dévouement doit couvrir bien des fautes, et qu'un citoyen qui meurt pour son pays, le sert plus en un jour qu'il n'a pu le desservir dans tout le cours de sa vie.

En effet, à peine le péril s'est-il fait sentir, et la voix plaintive de la patrie s'est-elle fait entendre, que le soldat plein de courage s'arme soudain ; à peine lui a-t-elle dit : Cesse de me nourrir, viens me défendre, qu'on le voit obéir. Il laisse tout pour embrasser cette profession qui, de noble qu'elle était auparavant, devient tout à fait divine et sainte ; pour être, de profane qu'il eût été d'abord, un vrai personnage religieux, comme étant le protecteur de la justice, le protecteur de l'ordre et des lois établies par son Dieu.

L'abandon du drapeau n'est plus pour lui qu'un sacrilège ; placé à son poste par la main même de son général, il se croit comme placé par la main de ce Dieu, qui se proclame le *Dieu des Armées.*

Son ambition se tait ; ses richesses, l'espérance d'une brillante fortune ne font plus vibrer son cœur ; une seule chose en prend la place, le bonheur de vaincre ou de mourir, la grandeur de servir une si belle et si noble cause.

Dieu et sa patrie le veulent, il ne voit plus qu'un devoir sacré d'obéissance et de charité, il laisse ses parents les plus proches et ses amis les plus intimes, pour défendre le sol qui l'a vu naître et la Religion qui l'a reçu dans son sein.

Les épaules chargées d'un lourd fardeau, il part enfin pour la mort, bravant la rigueur des saisons et les injures de l'air, franchissant les montagnes, les précipices les plus dangereux, souvent assailli sous sa pauvre tente, par un ennemi plus redoutable que le canon et la mitraille, je veux dire, la faim, la soif et l'épidémie ; voilà ses premières épreuves, les autres ne seront pas moins rudes.

Il est aussi *martyr* ; oui, Messieurs, martyr de la charité chrétienne et nationale, le véritable émule des martyrs de la foi ; car les qualités essentielles, disent les *Pères*, y sont renfermées, *la cause, la volonté et la peine* ; il meurt pour le prochain, c'est bien sans doute la plus noble cause ; la *volonté* : à Dieu ne plaise qu'un soldat fidèle ne veuille sincèrement mourir pour défendre ou venger son pays ! la *peine*, on n'a pas besoin de la prouver, les preuves sont encore toutes sanglantes sous nos yeux, on n'a qu'à se rappeler les souffrances qu'ont endurées les braves soldats de la Crimée, on n'a qu'à se rappeler Bayard, mourant sur le champ de bataille, Turenne, et tant d'autres héros, percés, déchirés de coups, expirant dans la douleur.

Le dévouement du guerrier est donc incontestablement plus *grand* que celui du Littérateur, il est encore plus *noble et plus pur.*

En effet, il n'a pas lui, comme le Littérateur, des pages qui peuvent transmettre son nom à la postérité ; par conséquent, pour lui, aucun espoir de la renommée. Il ne sait pas, quand il se jette à travers un bataillon, s'il reviendra triomphant avec une croix d'honneur sur la poitrine ; quoique plus brave que tous les autres, peut-être une balle invisible viendra-t-elle l'étendre par terre, et son nom ! . . . son nom, Messieurs, restera ignoré comme ceux de cette multitude qui a jon-

ché les plaines d'Inkerman, qui sont morts à la tour Malakoff et sous les murs de Sébastopol.

Enfin, il n'a aucun intérêt personnel ; vous conviendrez avec moi, Messieurs, qu'il n'y a pas d'intérêt personnel à s'exposer à la mort pour sauver l'honneur et la vie d'un autre, tandis qu'il y en a beaucoup, par exemple, pour le Littérateur dont le but n'est pas principalement de servir sa patrie, mais bien plutôt d'acquiescer une fortune, de se créer une place. Je ne le blâme pas ; mais est-ce là de la gloire ? non ; donc je conclus que le dévouement du guerrier est plus *grand*, plus *noble* et plus *pur* ; que les services qu'il rend à sa *famille, à son pays et au genre humain tout entier*, sont infiniment plus *grands* et plus *nombreux* ; qu'enfin, plus que tout autre, le guerrier mérite cette véritable gloire dont parle Cicéron.

Mais s'il vous plaît, Messieurs, il me reste à renverser un argument. Je suis tout-à-fait étonné d'entendre mon savant adversaire, pour tourner notre cause en ridicule, appuyer si longtemps, et avec tant d'emphase, sur le costume militaire ; il faut que les gilets rouges et les galons bleus du soldat lui soient fortement tombés sur les nerfs, et qu'il ait réellement senti la faiblesse de sa cause pour s'emparer de pareils arguments ; et je pourrais bien, moi aussi, vous peindre le littérateur ; vous le faire voir au fond de son cabinet, la plume sur l'oreille, avec sa longue toge, ses pantoufles vertes et son bonnet de nuit ; mais non, je ne voudrais point m'arrêter à de pareilles bagatelles ; nous n'avons pas besoin d'invoquer d'aussi faibles preuves pour défendre noire cause ; nous en avons trop de sérieuses.

D'ailleurs, Messieurs, je sais que j'exciterais une juste indignation parmi vous, si je disais que la gloire est la récompense du succès dans les sciences. Non, " Vous surpasserez les grands mathématiciens, dit un auteur, en inventant de nouveaux calculs, vous composerez un poème sublime, vous surpasserez Tacite ou Cicéron en Eloquence, vous obtiendrez de la célébrité, de la réputation, comme je l'ai dit en commençant ; mais non de la gloire."

La gloire, ajoute ce savant, est le lot de la vertu ; c'est le lot d'un roi qui s'est occupé, pendant un règne orageux, du bonheur de ses sujets et qui l'a fait avec succès ; c'est le lot d'un soldat qui sacrifie sa vie pour ses concitoyens, pour son pays ; c'est enfin le lot d'un Charlemagne, d'un Turenne ou d'un Condé ; mais non d'un Littérateur.

Enfin je m'arrête ; je sais que je me suis adressé à des âmes réfléchies, à des cœurs sensibles et que ces quelques raisons ajoutées à celles qui seront développées par mes compagnons d'armes, feront pencher vos opinions en faveur du guerrier et donneront ainsi un juste triomphe aux *Armes.*

LA MAMAN DE HUIT ANS,

PAR MADAME LA COMTESSE DE COLMAR.

(Suite.)

La cloche mit fin à toutes ces extases. Il était deux heures, c'était le signal du dîner.

La table avait été mise dans une grande salle, elle était couverte de vases de fleurs, et décorée dans le milieu d'une immense coupe remplie par une belle gerbe de blé, entourée de fougère et de bruyère.

Pendant que les enfants dinaient, une des filles de la maîtresse de la maison joua du piano. Nouveau